

James Baldwin

par Yannick M. Blec

INÉDIT



 folio
biographies

James Baldwin

par Yannick M. Blec

INÉDIT



FOLIO BIOGRAPHIES

James Baldwin

par

Yannick M. Blec

Gallimard

Yannick M. Blec est docteur en langues et littératures étrangères (université Paris-Est). Sa thèse portait sur les œuvres de William Melvin Kelley et la construction des identités africaines américaines dans ses écrits.

Il s'intéresse tout autant aux questions de la construction des identités subalternes par rapport à un groupe hégémonique qu'aux relations raciales. Ses travaux se concentrent sur les identités africaines américaines, et plus particulièrement à l'intersection des masculinités noires LGBTQ+ dans les ghettos états-uniens. Outre les représentations, ils mettent en lumière les figures d'émancipations raciales, sexuelles et de genre dans le contexte états-unien dans son ensemble, telles qu'elles se retrouvent dans les arts (littérature, hip hop, cinéma, cultures populaires, etc.) pris comme vecteurs des politiques pour l'égalité des droits.

*À ma mère,
à mon époux,
à Yoann et Eyline*

Se souvenir et témoigner

Ils furent nombreux à venir : des amis, des proches, des gens célèbres et d'autres moins, des badauds. La cathédrale Saint-Jean-le-Théologien, dans l'Upper West Side de Manhattan, était remplie d'anonymes ; des noms connus s'étaient aussi réunis et avaient mis de côté les désaccords — pour une fois. Parmi eux, certains voulaient simplement la réconciliation, d'autres souhaitaient que cela aille plus loin. Ils voulaient que les Noirs, enfin, accèdent au panthéon de ceux que l'on admire ; non pas des faire-valoir, mais les porteurs d'une identité, d'une culture, d'un art de vivre tout entier reposant sur une perception véritable de qui ils étaient. Malgré les différences, les points de vue parfois opposés, ils s'étaient rassemblés, en cette fin d'automne, pour accompagner Jimmy afin que son nom résonne encore.

Ce 8 décembre 1987, les températures n'étaient pas très élevées, le ciel était gris. New York, qu'il avait tant aimé, parfois détesté, cette ville qui l'avait tant haï et tant chéri elle aussi, se recueillait, non pas seulement avec des larmes, mais avec des souvenirs et des témoignages. James Baldwin, l'enfant de Harlem, recevait un dernier hommage. Après une enfance passée dans les rues froides et miséreuses du quartier, puis des années de jeunesse et d'expérimentations à

Greenwich Village, il s'envola pour la France ; une distance qui lui avait paru indispensable pour mieux appréhender l'horreur du racisme dans son pays, mais aussi pour s'en protéger. Il se considérait non pas comme un expatrié mais comme un *commuter*, quelqu'un faisant la navette entre son domicile et son lieu de travail ; car c'était bien là son devoir : œuvrer pour que les Noirs aux États-Unis prennent réellement part à la richesse du pays, sans en souffrir l'exclusion à laquelle ils étaient confrontés. C'est à distance, dans cette France tant aimée elle aussi, qu'il mourut — rendant son dernier souffle sur cette terre d'accueil l'ayant aidé à mieux comprendre qui il était, dans sa maison de Saint-Paul-de-Vence, en Provence.

Dans la cathédrale, près de quatre mille personnes s'étaient déplacées pour saluer celui qui avait participé à transformer le débat sur les droits civiques. Lors de ces funérailles d'ailleurs, l'écrivaine africaine américaine Betty Friedan avait dit : « On sent vraiment le triomphe du mouvement des droits civiques tout entier^{1*1}. » Différentes voix de ce mouvement s'étaient en effet rassemblées : des actrices et des acteurs comme Cicely Tyson, Ruby Dee et Ossie Davis ; d'autres artistes comme la poétesse Sonia Sanchez, le chanteur Bobby Short ou le photographe Gordon Parks. Des activistes, à l'instar de Stokely Carmichael avec qui Jimmy avait passé un accord afin de défendre les idéaux véhiculés par le mouvement des droits civiques, étaient présents.

À midi, dans un New York pleurant la perte d'un enfant du pays, des tambours mais aussi les orgues de la cathédrale commencèrent à se faire entendre, marquant le début de cet ultime adieu. Le cercueil, drapé d'un long tissu noir brodé d'une croix noire également, encadré de six cierges tenant la vigile, était placé au milieu du chœur. Pendant deux heures, les angoisses, la fatigue due au racisme gangrenant le pays, les guerres intestines et internationales, les querelles, tout cela fut

mis de côté pour laisser place aux espoirs apportés par James Baldwin, tant dans ses œuvres littéraires que critiques, tant dans ses discours que dans ses enseignements. Tour à tour, des chants religieux, du gospel, les tambours de l'Ensemble Babatunde Olatunji se succédèrent. La « Battle Hymn of the Republic », des passages des psaumes 23 et 121 et diverses œuvres furent interprétés pour mettre en avant l'amour de James envers ses sœurs et frères noirs, sa lutte et son engagement contre les injustices raciales et sociales, pour faire la chronique de sa vie.

Dans le gigantesque édifice, trois de ses proches amis prononcèrent des discours pour, une fois encore, l'honorer ; cette vie complète et florissante qui, comme l'affirme Toni Morrison, se « refuse à tout raccourci² ». Ces trois voix s'élevèrent, résonnant et faisant écho dans l'église caverneuse. Il y eut celle de Toni, qui décrivit Jimmy comme un modèle dont la langue lui avait permis de mieux se cerner, dont la langue était devenue un exemple :

Pour moi, personne ne possède ou n'habite la langue comme tu le faisais. Tu as rendu l'anglais américain honnête, incontestablement international. Tu en as exposé les secrets et tu l'as remodelé jusqu'à ce qu'il devienne vraiment un dialogisme moderne, représentatif, humain. [...]

Tu savais, n'est-ce pas, à quel point j'avais besoin de ton langage et de l'esprit qui le forma ? Combien je me reposais sur ton courage farouche pour dompter ces contrées sauvages en moi ? [...] Tu savais, n'est-ce pas, combien j'aimais ton amour ? Tu savais. Ceci n'est donc pas une calamité, non ; c'est une célébration. « Nous avons déjà, disais-tu, acheté et payé notre couronne. Tout ce qu'il nous reste à faire est de la porter. »

Et nous la portons, Jimmy. Tu nous as couronnés³.

Il y eut celle de l'auteur et dramaturge africain américain Amiri Baraka qui, malgré les désaccords parfois, peignit le portrait d'un héros ancestral :

Jimmy Baldwin ne fut pas seulement un écrivain, une figure internationale de la littérature. C'était un homme, un esprit, une voix — vieux, noir et terrible comme l'était

le premier ancêtre. [...]

Soyons un jour capables de le célébrer comme il doit être célébré si nous voulons vraiment nous déterminer nous-mêmes. Car Jimmy était la bouche noire révolutionnaire de Dieu ; s'il y a un Dieu et que la révolution est Son expression naturelle et juste ⁴.

Enfin, émergea celle de l'écrivaine Maya Angelou, pour qui Jimmy était un frère :

Je sus que Jim m'aimait quand il me présenta à Gloria, Paula, Wilmer et David Baldwin et le reste de ses frères et sœurs, et quand il m'amena à Mère Baldwin et dit : « Ce dont tu n'as pas besoin, c'est une autre fille, mais la voici. » Je sus qu'il savait que les femmes noires pouvaient trouver des amants dans les rues, voire sur les bancs des églises, mais que les frères sont difficiles à trouver et qu'ils sont aussi nécessaires que l'air et aussi précieux que l'amour. James Baldwin savait que les femmes noires dans ce monde désolé, que les femmes noires dans cette époque cruelle qui n'a aucun bien-fondé, ont un besoin criant de frères. Il savait que l'amour d'un frère rachète la peine d'une sœur. Son amour m'ouvrit une porte spéciale et j'ai la chance que James Baldwin ait été mon frère ⁵.

Ce n'était pas seulement un homme, un frère ou un littérateur à qui l'on rendait hommage. Toutes les expériences noires aux États-Unis avaient pris forme humaine en James Baldwin. C'était ce symbole qui s'en allait, le pont souhaité entre l'Amérique blanche et l'Amérique noire. L'ambassadeur français aux États-Unis vint en retracer quelques lignes, grandiloquentes, ajoutant la sienne aux oraisons des proches de Jimmy. Il le décrivit comme le chantre de cette voix du peuple noir, « triste, triomphante, biblique ⁶ », une voix barytone que l'on entendit, encore une fois, dans les haut-parleurs de la cathédrale, entonnant l'hymne « Take My Hand, Precious Lord ». C'est à cet instant que Berdis, sa mère, s'effondra, appelant son fils, en vain. Il était parti et on l'accompagnait vers sa dernière demeure, sous le ciel gris new-yorkais.

Mené par une escorte policière, le cortège d'une quarantaine de véhicules remonta Harlem à travers les rues où James avait vécu et fait

ses armes, au cœur du poumon noir de la ville témoin de son enfance passée ; ce quartier où la procession funèbre de son père avait également cheminé bien des années auparavant — Jimmy était conduit jusqu'au cimetière de Ferncliff. Les adieux ne se faisaient qu'à la chair, toutefois ; James, lui, celui qui avait écrit et commenté les vies noires, celui dont les discours avaient marqué son auditoire, devait vivre, pour toujours, à travers ses sœurs et ses frères noirs, celles et ceux qu'il avait observés, qu'il avait adorés, et à qui il avait permis de donner un sens à leur existence ; celles et ceux dont, maintenant, tout le monde saurait le nom.

*1. Les notes bibliographiques sont regroupées en [fin de volume](#).

PREMIÈRE PARTIE

*Harlem : une jeunesse en noir
et blanc*

Le Nord

La Terre promise — ou, du moins, là où les espoirs étaient permis. Si le miel et le lait n’y coulaient pas, cette terre du Nord offrait la possibilité d’un travail et d’une vie meilleure, loin de la peur et des promesses non tenues du sud des États-Unis.

Passé l’allégresse due à la victoire des Yankees sur les Confédérés au terme de la guerre de Sécession, le Nord vainqueur du Sud, la réalité était devenue tout autre au départ des troupes de l’Union ; les conditions de vie des Noirs redevaient insupportables dans le Sud. Si pendant l’esclavage ils avaient souffert du manque de liberté, cette dernière, acquise au sortir des luttes sanglantes qui divisèrent le pays, se transforma en un fil ténu dès la fin de la Reconstruction. Le 9 avril 1865, le général confédéré Robert E. Lee capitulait et déposait les armes face à l’armée nordiste menée par le général Ulysses S. Grant. C’était la fin de cette guerre civile qui avait duré quatre ans. Elle opposa les États du Nord, les Yankees qui étaient des républicains, défendant l’abolition de l’esclavage et une société industrielle, aux États du Sud, les Confédérés (majoritairement des démocrates), menés par une aristocratie blanche dont la fortune découlait du travail des Noirs mis en esclavage.

La guerre de Sécession terminée, la période de la Reconstruction débuta alors, conduisant, le 6 décembre de la même année, à l'abolition de l'esclavage avec la ratification du XIII^e amendement de la Constitution des États-Unis. Quelques années plus tard, la citoyenneté était aussi acquise par toute personne née sur le sol des États-Unis ou naturalisée, à travers le XIV^e amendement ratifié en juillet 1868. À cela s'ajouta le droit de vote, qu'importe la race, la couleur de peau ou une quelconque précédente condition de servitude. Les liesses s'enchaînaient ce 3 février 1870. Enfin, les voix seraient entendues. Finalement, pourrait-on participer pleinement à la vie politique du pays. Les Noirs seraient représentés, ils se présenteraient eux-mêmes. Et puis, tout s'arrêta.

En 1877, le Nord abandonna le sort des Africains Américains entre les mains des Sudistes et acta la fin de la Reconstruction. Il était temps, disaient-ils, que le Sud redevînt une part intégrante de l'Union. Pendant les douze années qui suivirent la guerre, les luttes avaient continué entre ceux qui s'étaient battus afin que les anciens esclaves obtinssent des droits et ceux qui ne voulaient pas les voir atteindre la citoyenneté. Les *carpetbaggers* du Nord (ces Yankees se rendant dans le Sud, non pas forcément pour aider les Noirs mais afin de profiter des opportunités offertes par l'après-guerre), les *scalawags* (ces Blancs pauvres du Sud qui soutenaient les républicains), les candidats républicains parachutés, celles et ceux qui désiraient réellement que les Africains Américains atteignissent les droits qui leur étaient dus, beaucoup de ceux-là quittaient le Sud. Ainsi, ils laissaient les Noirs seuls face aux anciens propriétaires terriens, dans un climat racial pernicieux.

Le président du pays, Andrew Johnson, qui avait succédé à Abraham Lincoln après son assassinat, était un démocrate du Sud qui souhaitait la réintégration de cette région dans l'Union. Pour cela, il

était prêt à accepter des conditions que les républicains jugeaient intolérables. Des tensions politiques apparurent entre les deux camps lorsque d'anciens Confédérés furent mis en liberté conditionnelle ; les positions de Johnson allant jusqu'à accepter que les nouveaux gouvernements créés dans le Sud missent en place des « codes noirs » pour imposer des restrictions économiques aux Africains Américains. Quand l'ancien général Ulysses S. Grant devint président en 1869, la situation ne s'améliora pas vraiment. Les républicains perdirent nombre de circonscriptions dans le Sud et, finalement, seuls trois États étaient encore représentés par les abolitionnistes en 1876. Outre cela, plusieurs membres du cabinet de Grant furent impliqués dans des scandales de corruption. Le second mandat de l'ancien héros militaire fut entaché par les confusions qui en résultèrent ; les candidats de tous bords voulurent oublier la « question du Sud », un Sud qui prit un nouvel angle d'approche, celui de la « Rédemption ». De plus, les préoccupations du Nord changèrent radicalement avec une crise financière qui démarra lorsque la banque de Jay Cook (la plus grande banque du pays à cette époque) fit faillite.

C'est dans ce climat que se tint l'élection présidentielle de 1876. Les résultats furent disputés. Une commission désigna le républicain Rutherford B. Hayes comme le vainqueur, ce que les démocrates acceptèrent à la condition que les troupes fédérales quittassent les États sudistes. L'accord incluait également le fait que les esclaves affranchis fussent bien traités. Des promesses furent faites, quelques-unes furent tenues ; quant aux autres...

Les premières lois ségrégationnistes apparurent déjà un peu avant la fin de cette période. Ces lois, appelées « Jim Crow », étaient légion dans le Sud profond, mais les séparations entre Noirs et Blancs pouvaient être remarquées dans tout le reste du pays. En 1896, la Cour suprême rendit l'arrêt *Plessy v. Ferguson* énonçant le fait que les

Noirs et les Blancs étaient « séparés mais égaux ». Elle autorisait ainsi les États à imposer toute forme de ségrégation par la loi. Les États du Nord n'adoptèrent pas forcément des textes instaurant cette séparation ; néanmoins, elle était omniprésente entre les élèves noirs et blancs dans les écoles. À l'échelle fédérale, le président Woodrow Wilson la mit en place dans les administrations dès 1913. Au cours de la Grande Migration, les Noirs furent regroupés dans certains quartiers, d'autres leur étant interdits. Cela conduisit les banques à les discriminer, les empêchant d'obtenir des crédits qui leur auraient permis d'acheter des maisons dans d'autres quartiers. Malgré cela, le Sud demeurait l'endroit où la ségrégation restait le plus prégnante.

Après la décision de la Cour suprême, elle devint officielle, avec un caractère constitutionnel. La scission entre Noirs et Blancs fut totale, se retrouvant même dans la mort, puisque ces deux populations ne pouvaient pas utiliser les mêmes cimetières dans certains États. Le métissage et les couples interracialisés étaient proscrits. Toutes les règles prônant l'égalité entre les races, à travers une simple séparation des vies de ces communautés, n'étaient, en fait, qu'une autre manière de jeter de la poudre aux yeux des libéraux dont les regards s'étaient déjà détournés. Les droits acquis à la fin de la guerre, l'abolition de l'esclavage, la citoyenneté, le droit de vote, tout cela disparaissait à mesure que les quartiers de Noirs se développaient en dehors des villes du Sud. Plusieurs États imposèrent des clauses d'antériorités, celles que les Blancs se plaisaient à nommer « les clauses du grand-père ». Ces « *Grandfather clauses* » empêchaient les Noirs de voter. Elles privilégiaient les Blancs, y compris les Blancs pauvres qui ne savaient ni lire ni écrire et qui n'étaient pas non plus propriétaires terriens — alors que des lois imposaient ces critères afin que l'on pût voter. En effet, ces clauses mises en place pendant la Reconstruction indiquaient que seuls ceux qui avaient pu voter en 1866 et 1867, c'est-à-dire avant

l'adoption du XV^e amendement, pouvaient voter, ainsi que leurs descendants directs. Aussi, les Noirs qui n'avaient obtenu ce droit qu'en 1870 en étaient-ils privés. À cela s'ajoutait l'impossibilité d'acheter des terres, d'y cultiver pour soi-même et de vivre de son labeur après qu'on leur eut promis « 40 acres et une mule ^{*1} ». Il y avait également la perte d'aspirations aux droits civiques, au simple fait d'être considérés comme des humains, et à prendre leur place dans la construction de la nation états-unienne. Et puis il y avait les lynchages.

La crainte de perdre sa propre vie, de voir un proche périr aux mains d'une foule assoiffée de sang, l'angoisse qu'ils ne fussent les prochains dans une série de morts sans justice, même si la Constitution garantissait un procès équitable à tous les citoyens, tout cela contribuait à l'anxiété qui mortifiait la communauté africaine américaine du Sud. Ils avaient, pour certains, été témoins des rapt qui précédaient les lynchages — ces enlèvements pouvaient survenir au cœur des foyers noirs, ou bien même dans les cellules des maisons d'arrêt. Ensuite, ils avaient vu les corps mutilés, pendus, calcinés qui se balançaient dans les arbres, ou alors qui étaient accrochés à des croix perdues dans la campagne. La plupart des victimes étaient des hommes, mais parfois femmes et enfants subissaient également ces violences. Ce fut le cas de Laura Nelson, violée et pendue avec son fils, L. D., après qu'ils eurent été arrêtés et retenus dans la prison du comté d'Okfuskee, accusés du meurtre de l'adjoint du shérif, George H. Loney, en 1911.

La nuit du 24 au 25 mai de cette année-là, la veille de l'audience d'inculpation, à Okemah en Oklahoma, un groupe de quarante hommes blancs vint les kidnapper dans leurs cellules, menaçant le gardien. S'ensuivit une soirée de violences qui s'acheva par leur mort par pendaison depuis un pont traversant la rivière Canadian ; les

badauds s'y pressèrent pour voir le spectacle. Un photographe, G. H. Farnum, immortalisa le moment avec la foule posant sur le pont, au-dessus des deux corps se balançant au gré du vent, dont celui du jeune garçon de quatorze ans, partiellement dénudé. Des cartes postales, pour commémorer cet événement, en furent faites :

De telles cartes étaient fréquentes, pour la simple raison que les lynchages étaient fréquents au début du siècle, surtout dans le Sud. Entre 1880 et 1930, au moins trois mille trois cents Africains Américains furent assassinés par des foules en colère. Pendant les années 1890 et au début des années 1900, deux ou trois Noirs en moyenne étaient pendus, brûlés ou tués autrement chaque semaine. Peu de gens se souciaient vraiment de voir ces événements ou d'y être vus¹.

Dès l'abolition de l'esclavage, des groupes terroristes comme le Ku Klux Klan, avec ses croix en feu, ou bien les Knights of the White Camelia^{*2} semèrent terreur et violence dans les États du Sud, entraînant de profondes répercussions sur la vie des Africains Américains. Alors, nombre d'entre eux se tournèrent vers la « Terre promise », celle qui leur donnerait un semblant d'existence, une assurance de pouvoir vivre librement et d'avoir des droits sociaux ; un lieu où, disait-on, le futur était assuré pour eux et leurs enfants.

Ils prirent la direction du Nord, là où étaient repartis ceux qui avaient contribué à rompre le joug de la servitude et à leur donner des droits. Dès la Première Guerre mondiale, la Grande Migration des Africains Américains vers les États du Nord s'accéléra. Des familles entières allèrent vers ces grandes villes où, selon une rumeur tenace, le travail ne manquait pas dans les principales industries. En effet, nombreux étaient ceux qui, Blancs ou Noirs, abandonnaient leur emploi pour partir au front. Par ailleurs, les restrictions sur l'immigration devenaient de plus en plus vigoureuses, empêchant les patrons de remplacer les hommes partis au front par des étrangers.

Detroit, Cleveland, Washington, Boston, Philadelphie, mais aussi la South Side de Chicago et Harlem à New York devinrent les nouveaux lieux où s'installaient ces migrants africains américains venus du Sud à compter de 1916. Le lait et le miel n'y coulaient pas. Ces faubourgs étaient mixtes, leurs habitants mêlaient des Juifs, des Grecs, des Allemands, des Irlandais, des Italiens, et parfois d'autres groupes minorisés mis au ban de la société états-unienne. Les quartiers où ils élurent domicile étaient déjà pauvres, amas de misère sociale. Il n'était pas rare d'y croiser des alcooliques, des toxicomanes, des femmes et des hommes misérables, des indigents pris au piège de ces cités anonymes, symboles d'une ségrégation qui ne disait pas son nom.

Harlem, où les « bâtiments sont vieux et ont désespérément besoin d'être rénovés », où « les rues sont encombrées et sales »², faisait partie de cet ensemble, de cette promesse non tenue. La Terre promise se trouvait ravagée par la misère sociale ; les emplois disponibles s'avéraient non qualifiés, avec de bas salaires, sans compter que la ségrégation et le racisme étaient toujours présents. Les droits civiques étaient bafoués, leurs voisins blancs quittaient les quartiers qui se transformaient de plus en plus en ghettos de pauvres, de Noirs.

C'est dans ce Harlem que naquit James Arthur Jones, le 2 août 1924. Sa mère, Emma Berdis Jones, avait suivi, elle aussi, cette longue procession de la Grande Migration. Elle n'avait qu'une vingtaine d'années lorsqu'elle avait quitté Deal Island dans son Maryland natal pour New York, peu avant la naissance de son fils, s'ajoutant au nombre de celles et ceux qui composaient cette foule de migrants noirs emplis d'espoir, à la recherche d'un avenir plus radieux.

Fruit d'une relation illégitime, l'enfant ne connut jamais son père biologique. Il serait toutefois protégé par l'amour inconditionnel de sa mère. Après sa naissance, la vie de Berdis, qui était déjà difficile dans

cette ville où elle ne connaissait personne, devint plus difficile encore. Elle finit par trouver un travail comme employée au domicile d'une famille riche, où elle put prendre soin de son fils. C'était une femme discrète mais qui savait ce qu'elle voulait pour ses enfants. Calme et douce, à l'écriture si élégante que les enseignants se montraient les mots qu'elle leur laissait, elle pouvait aussi se révéler autoritaire s'il le fallait. James aima sa mère, tout autant qu'elle l'aima. Trois ans après la naissance de son fils aîné, en 1927, Berdis épousa David Baldwin.

*1. Cette promesse fut faite par le général Sherman, un peu avant la fin de la guerre de Sécession, en janvier 1865. Elle avait pour but de promouvoir l'agriculture par les Noirs libérés à la fin de la guerre et proposer un partage équitable des terres saisies à quelque dix-huit mille familles. Elle ne fut jamais honorée et c'est une référence qui demeure dans les cultures africaines américaines contemporaines comme signe des multiples promesses non tenues par la société états-unienne à leur rencontre.

*2. « Les chevaliers du camélia blanc » : groupe terroriste du sud des États-Unis prônant la suprématie de la « race blanche ».

« Nous servirons l'Éternel »

David Baldwin était beau. Certains diraient beau *mais* noir — « il était très noir ». James Baldwin écrivait plus tard :

Il était, je crois, très beau. Je m'en rends compte d'après ses photos et d'après mes propres souvenirs de lui quand j'étais petit, je le revois endimanché pour aller prêcher quelque part. Beau, fier et renfermé « comme un ongle incarné », a dit quelqu'un. Mais quand j'ai grandi, il était à mes yeux comme ces images que j'avais vues de chefs tribaux africains : il aurait vraiment dû aller nu, avec de la peinture de guerre et des reliques barbares, dressé parmi les lances¹.

Après qu'il eut adopté le petit James à l'âge de trois ans, il lui donna son nom. Dans ses souvenirs de petit garçon, Baldwin se rappelait un sourire à son égard, reçu par-dessus l'épaule de sa mère. Pourtant, ils n'étaient pas liés par un amour filial inconditionnel.

Berdis avait épousé cet homme qui avait accepté son enfant, illégitime, comme s'il était le sien. Quand ils se rencontrèrent, David habitait à New York depuis huit ans environ. Vers 1919, il avait quitté La Nouvelle-Orléans — une Sodome et Gomorrhe, « la plus vicieuse des villes² » — où la musique et les fêtes étaient quasi cultuelles. Pour ce prédicateur, ces fêtes symbolisaient les dérives exacerbées des troubles et de la décadence du Sud où les Saintes Écritures finissaient

par être oubliées. Les perversions infinies que les tripots et les bars offraient dans sa ville d'origine et qui détournaient les Noirs des voies du Seigneur étaient tout aussi haïssables que les lynchages qui lui inspiraient de l'effroi. Alors, il décida d'aller vers le Nord, vers cette terre où il s'inquiéterait moins des violences du Sud et où il n'aurait plus à subir les joies effrontées des bacchanales de ces lieux de perdition.

Harlem fut son point de chute, un lieu de renouveau, plein de promesses d'un avenir meilleur, loin des tentations, et en même temps si près des Blancs. Prédicateur du culte baptiste, David Baldwin voyagea vers ce Nord non seulement en quête de bonheur, mais pour fuir les marques incontestables de la ségrégation et des injustices faites aux Noirs dans l'Amérique blanche. Comme beaucoup avant lui et un certain nombre après, le lien avec sa communauté se faisait par l'Église. Elle était importante pour chercher la Rédemption — de son âme en ce monde matériel bien sûr, mais surtout comme moyen de s'assurer l'accès au paradis après les souffrances terrestres. Il était pasteur certes, mais l'amertume qu'il avait en lui ne lui laissait guère le repos de la félicité céleste et du pardon. Dans sa droiture, dans sa quête d'un pouvoir détenu par les Blancs, rien ne pouvait faire plier David, il ne pouvait être que brisé. Seule semblait le reconforter l'idée qu'ils paieraient, ces Blancs, au moment du Jugement. Il ne vivait que pour ce moment-là et se tenait prêt, citant Josué à qui voulait bien l'entendre : « S'il ne vous paraît pas bon de servir l'Éternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, soit les dieux que servaient vos pères au-delà du Fleuve, soit les dieux des Amorites dont vous habitez maintenant le pays. Quant à moi et ma famille, nous servirons l'Éternel³. »

Les petites églises de Harlem, installées derrière les devantures d'anciennes boutiques, servaient d'exutoire à ce père fondamentaliste

sévère et à sa morale chrétienne. Pour David Baldwin, elles n'étaient pas les temples d'un amour absolu d'un Dieu pour tous, seulement d'un Dieu pour les Noirs. Elles servaient avant tout à se soustraire d'un monde dominé par les Blancs que David haïssait autant qu'il les craignait. Il vivait dans l'espoir que les souffrances des Noirs seraient enfin reconnues et qu'une intercession divine mettrait fin à leurs peines. En attendant, il s'occupait de sa femme, de ses enfants et de sa mère avec laquelle il était venu à New York. En bons chrétiens, David et Berdis semblaient avoir surtout retenu le passage de la Bible affirmant : « Soyez féconds et multipliez-vous. »

Berdis fut féconde en effet ; elle « s'adonnait à la mystérieuse et exaspérante manie d'avoir des bébés⁴ », écrivait James plus tard, moquant, d'un air taquin, cette mère qu'il adorait. Orpheline de mère, Emma Berdis Jones choisit de quitter sa ville natale lorsque son père se fut remarié. De là, elle rejoignit Harlem, mais seulement après avoir vécu chez un membre de sa famille dans le quartier Germantown, dans le nord-ouest de Philadelphie, pendant quelque temps.

Si James était le premier enfant de Berdis, lui en avait déjà eu deux. L'aîné, David Junior, ne devint bientôt qu'un souvenir lointain après qu'il mourut en prison. Et puis il y avait Samuel, de huit ans l'aîné de James sur lequel il laissa l'impression indélébile d'un véritable amour fraternel — en fait, de celui qui sauva l'enfant frêle de la noyade. En 1932, âgé de dix-sept ans, il quitta le foyer après une dispute avec son père, jurant de ne plus jamais le revoir. Il tint cette promesse et James et ses frères et sœurs ne le revirent pas avant les funérailles de leur père. Outre ces trois enfants, la famille s'agrandit de huit autres au fil des années : George, Barbara, Wilmer, un autre David qui demeura très proche de James, jusqu'à être à son chevet lors de sa mort, Gloria, Ruth, Elizabeth et Paula. Cette ribambelle oscillait entre l'affection que leur montrait Berdis et l'ascétisme du père.

Jimmy, comme l'appelleraient sa famille et ses amis, se trouvait souvent là à aider sa mère, un livre à la main, un enfant dans l'autre. Ils vivaient tous dans la misère des appartements insalubres de Harlem, ceux dont les radiateurs dégouлинаient d'un liquide jauni ressemblant à de l'urine, où les rats pullulaient, alors même que, chaque hiver, le froid mordant s'infiltrait par les interstices des fenêtres qui fermaient mal. Le froid, la faim, parfois les maladies qui en découlaient étaient des compagnons de route, signes d'un dénuement économique lié à la race, dans ce Harlem de plus en plus noir qui se peuplait de junkies — jeunes et vieux.

La famille Baldwin resta pourtant épargnée par ces maux, malgré sa pauvreté extrême. Elle déménageait d'un appartement à un autre, en fonction des revenus de David, restant à la merci de propriétaires qui savaient que, malgré les doléances, les réparations demandées pouvaient rester lettre morte puisque les locataires étaient trop impécunieux pour se plaindre ou bien partir ailleurs.

Les privations liées à leur situation économique, les carences dans l'alimentation avaient contribué à rendre Jimmy chétif, au point qu'un médecin avait prédit qu'il ne vivrait pas plus de cinq ans ; une destinée tracée parce que noir aux États-Unis, parce que pauvre au milieu des pauvres. Jimmy atteignit ses cinq ans en 1929, dans un pays qui, quelques mois plus tard, était frappé par une crise financière sans précédent. Les emplois se faisaient rares, le chômage touchait de plein fouet ceux qui étaient déjà nécessaires, particulièrement les Africains Américains. Élu en 1932, Franklin Delano Roosevelt promit de restructurer le pays économiquement ainsi que socialement. Il commença son premier mandat en tant que président des États-Unis le 4 mars 1933 et comptait tenir sa promesse avec un New Deal, une « Nouvelle Donne », qui enrayerait la crise et garantirait un emploi à tous ceux qui avaient perdu le leur. Les différentes lois du New Deal

de Roosevelt ne répondaient cependant pas aux attentes raciales, renforçant, un peu plus, les tourments liés à la ségrégation.

Plus tard, James décrirait les conditions de vie à Harlem pendant la Grande Dépression. Dans l'article « Dark Days » (« Jours moroses ») publié en 1980 dans *Esquire*, il évoquait la pauvreté de sa famille, de son père qui n'avait que mépris pour ces Blancs qui mettaient fin à leurs jours après qu'ils eurent tout perdu à cause de la crise. Harlem était épargné de ces suicides, mais les queues pour récupérer du pain ne cessaient de s'allonger. La famille Baldwin subissait cette pauvreté que James relata dans « Here Be Dragons » (« Ici dragons ») :

J'ai commencé à battre le pavé quand j'avais six ou sept ans, comme la plupart des gamins noirs de ma génération, à faire des courses, des petits boulots. C'était dans le monde noir — mon territoire —, ce qui veut dire que je me sentais protégé. Et je crois que je l'étais effectivement, même si la pauvreté est ce qu'elle est et si nous faisons partie des véritablement nécessiteux, si je peux m'exprimer ainsi ; et ce malgré les boîtes de corned-beef, et aussi les pruneaux, que nous donnait chaque semaine le secours alimentaire. [...]

Véritablement nécessiteux. Une fois, mon père m'a donné un *dime* — le dernier de la maison, mais je ne le savais pas — afin d'aller au magasin acheter du kérosène pour la cuisinière, j'ai glissé sur le trottoir verglacé, la pièce m'a échappé et je l'ai perdue. Mon père m'a frappé à l'aide d'un cordon de fer à repasser depuis la cuisine jusqu'à la pièce du fond et retour, jusqu'à ce que je m'affale à plat ventre sur le sol à moitié évanoui ⁵.

Déjà, la violence de David Baldwin se manifestait à l'encontre de son fils.

Barbara Ann Baldwin, la mère du père de James, était venue vivre à New York avec son fils. Vue par les yeux de l'enfant, cette vieille dame était une ancêtre, la représentante d'une époque révolue puisqu'elle avait connu l'esclavage : « elle était si vieille qu'elle ne quittait plus son lit ⁶ ». Jimmy l'aimait et cet amour était réciproque. Sur son lit de mort, en 1931, elle lui offrit un cadeau — une boîte ronde en métal, décorée de motifs floraux, qui devait contenir des bonbons. Après sa

mort, il ouvrit le présent, prêt à savourer ces délices en se remémorant cette grand-mère protectrice. Quand il ôta le couvercle, il découvrit que la boîte était pleine d'aiguilles et de fil à coudre :

Cela me désespéra, bien sûr, mais moins que la mort de la vieille dame car je l'aimais et j'avais confiance en elle. Je savais — les enfants savent ces choses-là — qu'elle me protégerait toujours, de toutes ses forces ⁷.

Barbara le protégeait aussi de son père, de ses remarques et de sa sévérité. Berdis était également un rempart contre un père violent, acariâtre, désabusé, se jetant plus tard entre l'homme et l'adolescent afin de mettre un terme aux disputes. Malgré tout, à l'âge de cinq ans, alors que cet homme venait de le faire circoncire de force, le petit James, toujours malingre mais plein de vie, entra à l'école publique n° 24 — P.S. 24 — située à Harlem, sur la 128^e Rue, entre la Cinquième et Madison Avenues. Le protégé d'un monde dominé par une force physique qui lui faisait défaut, l'école devenait pour lui un nouveau terrain où il pouvait briller par son intelligence.

De la laideur

« C'est un garçon extraordinaire !

— Oui, c'est vrai ! Vous devez garder un œil sur lui », répliqua Gertrude Ayer.

C'était la première femme noire à devenir directrice d'un établissement scolaire public à New York. Puisque située à Harlem, l'école était surtout fréquentée par des enfants noirs. New York étant dans le Nord, la ségrégation y était plus insidieuse. Gertrude Ayer était aussi une femme de caractère qui impressionnait parfois ses élèves et les enseignants de son école. Pour James, elle mit en place une surveillance accrue. La bienveillance à son égard constituait une protection supplémentaire dans ce nouveau monde où il pouvait s'épanouir, en dépit du harcèlement des autres élèves.

Les classes de P.S. 24 étaient surchargées, jusqu'à cinquante garçons pouvaient composer une seule et même classe, « la plupart natifs de New York ou récemment arrivés du Sud ; presque tous "affamés et rebelles"¹ ». Les murs de l'école n'étaient pas mieux entretenus que ceux de l'appartement des Baldwin. Décrépi, délabré, l'établissement accueillait des élèves dont beaucoup d'enseignants avaient abandonné l'éducation à cause du public difficile auquel ils

faisaient face. Comparé à ses camarades, James était talentueux et prometteur. Calme, bon élève, il suivait sa scolarité en se heurtant, toutefois, aux mesquineries de ses pairs. Plus tard, il évoquerait ces années haïes :

J'étais physiquement une cible. Ça me portait préjudice, tu sais, d'être le garçon le plus brillant de l'école. Et j'ai souffert. Alors on peut dire que je détestais vraiment ça².

Baldwin se sentait isolé. Sa découverte de la lecture lui permit néanmoins d'entrevoir de nouveaux horizons. Sur sa colline préférée dans Central Park, il lisait, encore et toujours, ses livres favoris, *La Case de l'oncle Tom*, de Harriet Beecher Stowe, et *Un conte de deux villes*, de Charles Dickens, tout en admirant les frontières qu'offraient les silhouettes des immeubles de la ville. Il était seul sur cette colline, entouré de cet immense parc et de cette ville gigantesque ; un anonyme au milieu d'une masse toujours mouvementée mais si compacte.

Il devait faire face, d'une part, aux moqueries des autres garçons de l'école parce qu'il était de constitution fragile et parce qu'il était bon élève, alors qu'eux misaient davantage sur la force physique que sur les qualités intellectuelles. D'autre part, il y avait l'humeur maussade de son père qui ne l'aimait plus, le trouvait laid, et qui lui faisait payer il ne savait quoi. À la maison, il aidait sa mère avec ses frères et sœurs, dans la clameur, lui semblait-il perpétuelle, des pleurs et des cris d'enfants qui résonnaient au sein de ces appartements toujours trop petits pour tous les loger. Très jeune déjà, Jimmy travaillait afin de rapporter quelques sous au foyer, tantôt cirant des chaussures dans le quartier, tantôt vendant des sacs en plastique à qui les voulait bien. Mais tout cela ne suffisait pas.

À mesure que les années passaient, les relations avec David Baldwin se détérioraient sans que Jimmy comprît les raisons de ce changement. Le père ne souffrait plus ses enfants. En fait, il s'en

voulait singulièrement de ne pas pouvoir leur offrir une vie meilleure. Lorsqu'il leur faisait des cadeaux, ce n'étaient jamais les bons. Les enfants Baldwin apprirent à se taire et à vivre avec ses silences et ses déclamations bibliques soudaines. Plus tard, ils se rendraient compte que leur père avait un problème psychologique sous-jacent, peut-être dû aux événements traumatisants qu'il avait vécus. Mais pour l'heure, si la joie ainsi que les rires éclataient en son absence, ils s'interrompaient et se transformaient en appréhension dès que le père arrivait. De tous ces enfants, celui qui était le plus frappé par la violence des mots et, parfois, par celle des coups était James. Seule la relation avec sa mère ainsi qu'avec ses frères et sœurs réussissait à lui faire endurer ses peines.

Alors qu'il atteignait sa dixième année, en 1934, la bonne étoile de James brilla un peu plus. Une nouvelle enseignante arriva dans l'établissement et la directrice, Gertrude Ayer, la chargea de veiller particulièrement sur le jeune prodige ; pour James, elle incarnerait l'ouverture au monde, celle qui lui élargirait ses horizons littéraires et qui lui ferait découvrir autre chose que la vie dans le ghetto.

Fille d'un agriculteur blanc de l'Ohio, Orilla Miller — Baldwin l'appelait Bill — commençait sa carrière dans l'enseignement. Avant cela, elle avait entrepris des études à Antioch College, une université privée, mais le krach boursier de 1929 et la crise qui s'ensuivit ruinèrent son père. Elle partit alors pour le Queens à New York, travailla en tant que gouvernante et économisa avant de reprendre ses études pour devenir professeure. Grâce à la Work Progress Administration, l'une des agences fédérales mises en place par le gouvernement de Franklin D. Roosevelt pour tenter de faire disparaître les difficultés financières du pays pendant le New Deal, le département de l'Éducation de la ville l'avait embauchée en tant qu'enseignante. Elle était responsable du développement de la

créativité théâtrale de ses élèves, tâche dans laquelle elle s'investissait pleinement, remplie d'enthousiasme.

La jeune Orilla Miller était convaincue que les dissensions raciales et les violences subies par les minorités, quelles qu'elles fussent, devaient être combattues. Elle estimait que l'éducation qu'elle apportait à ses élèves et son obstination à faire disparaître ces discriminations permettraient d'obtenir des résultats probants. Elle garderait cette ligne de conduite toute sa vie, bien qu'elle ne continuât pas sa carrière d'enseignante très longtemps. À la fin de la période du New Deal, en 1939, elle devint gouvernante dans une famille de riches particuliers, avant de quitter New York définitivement avec son époux pour s'installer à Los Angeles.

Très vite, elle perçut en James — elle ne l'appela jamais Jimmy — un esprit vif, avec ses grands yeux curieux et avides de découvertes. Un soir de répétition, peut-être même un soir où ils répétaient une pièce créée par James, la classe fut particulièrement turbulente, James participant au tumulte comme ses camarades. Prise de panique et ne sachant que faire pour les calmer, Orilla fondit en larmes. Alors, les enfants cessèrent leur chahut et se réunirent autour d'elle pour la consoler. Ce fut peut-être ce soir-là que James s'attacha davantage à son enseignante.

Bill devint progressivement une source de savoir, une porte vers l'exploration du monde pour le jeune Baldwin. Elle sentit tout son potentiel et décida de l'aider à gagner en culture : elle entama des discussions littéraires avec lui, lui prêta de nouveaux ouvrages de référence, et l'emmena au cinéma. Cette dernière activité deviendrait l'une des favorites de Baldwin, tout au long de sa vie. Dans sa volonté d'aider James, elle se rendit chez lui pour demander l'autorisation à ses parents de l'emmener dans ces sorties. Elle découvrit un appartement miséreux au nord de Park Avenue, entre les 132^e et 133^e Rues. La

cuisine était remplie de la vapeur des lessives que Berdis faisait à la main pour garder ses enfants propres. Elle rencontra le père des enfants un peu plus tard, et c'est lui qui autorisa James à passer du temps, hors de l'école, avec cette femme blanche qu'il détestait déjà. Plus tard, James, devenu adulte, confia qu'il avait haï ce moment où, même s'il espérait une réponse positive de son père, il avait surtout voulu qu'il s'affirmât face à Orilla et refusât sèchement sa requête pour prouver sa supériorité face aux Blancs. Mais ce ne fut pas le cas.

C'est dans ce contexte qu'Orilla emmena James au Lafayette Theatre entre la 132^e Rue et la Septième Avenue, à Harlem, où il vit sa première pièce de théâtre, *Macbeth*, dans une mise en scène d'Orson Welles. Dans cette production, tous les comédiens étaient noirs et l'action était transposée d'Écosse à Haïti. James adora la pièce. L'histoire de Shakespeare, qu'il avait déjà lue, prenait une nouvelle dimension avec cette mise en scène et avec ces comédiens auxquels il pouvait s'identifier. Il s'agissait déjà des prémices d'une passion pour le théâtre qui se développerait à mesure qu'il grandirait. Leurs rencontres se nourrissaient de conversations autour de littérature, de faits de société, ou d'actions politiques. Bill intégra pleinement James dans sa famille, organisant des sorties avec lui, accompagnée de son époux, Evan Winfield, et de sa sœur qui l'avait rejointe à New York. Son influence sur la vie de ce futur écrivain et militant était incontestable. Baldwin lui-même la décrirait en ces termes dans son essai *The Devil Finds Work (Le diable trouve à faire)* :

C'est sans doute en partie grâce à elle, apparue si tôt dans ma vie terrifiante, que je n'ai jamais pu détester les Blancs [...]. Je considérais toutefois que Bill Miller — elle s'appelait Orilla, mais on l'appelait Bill — n'était pas une Blanche comme l'était par exemple Joan Crawford, ou les propriétaires, les commerçants, les policiers, et la plupart de mes enseignants. [...]

La différence entre elle et d'autres Blancs, tels qu'ils vivaient dans mon imagination et tels qu'ils étaient dans la vie, a sans doute pourtant eu sur mon esprit un effet profond et déconcertant. Bill Miller n'avait rien à voir avec les policiers qui m'avaient tabassé. Elle

n'était pas comme les propriétaires qui me traitaient de nègre, ni comme les commerçants qui se moquaient de moi. [...] À partir de Miss Miller, j'ai donc commencé à soupçonner les Blancs d'agir comme ils le faisaient non parce qu'ils étaient blancs, mais pour une autre raison, que je cherchais à identifier et comprendre. De toute façon, on la traitait elle aussi comme une négresse, les policiers notamment ; et elle n'aimait pas les propriétaires³ .

Cette différence était aussi importante. Parce que la société états-unienne le lui avait inculqué, parce que son père le lui avait dit, il avait souvent associé les Blancs à la beauté, les Noirs à la difformité. Il se rendait compte que l'apparence physique d'un individu n'était pas aussi essentielle que sa morale et sa personnalité.

Son père lui avait dit qu'il était laid. Il n'était pas grand, c'est vrai ; ses yeux globuleux marquaient un visage presque émacié, au profil que certains trouveraient ingrat, c'était vrai aussi. Le front large, le nez camus, les lèvres épaisses, tout autant de traits qui le caractérisaient — une tête oblongue posée sur un corps chétif, au contraire de nombre de garçons noirs de son âge, à la force brutale, au tempérament impétueux.

Il avait été tellement convaincu de sa laideur et de celle de Berdis qu'un jour, alors qu'il jouait dans la rue, il s'empressa de remonter dans l'appartement pour prévenir sa mère : « Tu vois ? Tu vois ? Elle est plus laide que toi, Maman ! Elle est plus laide que moi⁴ . » Il l'avait vue, dans la rue, se traînant piteusement, cette femme, très vieille, très noire, très saoule. Il ne se doutait pas, à ce moment-là, qu'elle était en fait marquée des stigmates d'une vie de femme noire aux États-Unis, une femme noire dans un ghetto ravagé par la pauvreté. Mais son père s'était trompé. Il en fut sûr au cinéma lorsqu'il vit ce film avec l'actrice Bette Davis, qui, bien que blanche, bien que riche, bien que star de cinéma, était laide, elle aussi : ses yeux protubérants en étaient la preuve.

En dépit des propos tenus par son père sur son physique, Jimmy attirait par la vivacité de son esprit, son visage s'illuminait lorsqu'il souriait. Son acuité intellectuelle s'y lisait. Sa gestuelle, ses mimiques, ainsi que tout son corps lorsqu'il exprimait ses arguments et ses passions, firent que ses enseignants et ses amis éprouvaient à son égard une affection sans limites.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1924. 2 août : James Arthur Jones naît à l'hôpital de Harlem. Sa mère, Emma Berdis Jones, est âgée de vingt-trois ans ; le père, lui, est inconnu.
1927. Emma Berdis épouse David Baldwin, un pasteur baptiste. Il donnera son nom à James. De cette union, huit autres enfants naîtront.
1931. Naissance de son frère David, le troisième du nom.
1934. Rencontre avec Orilla « Bill » Miller.
1935. En septembre, James entre au collège Frederick Douglass. Il y rencontre Countee Cullen, un poète éminent de la Renaissance de Harlem.
1937. À l'âge de treize ans, Baldwin publie son premier article, « Harlem — Then and Now », dans le magazine de l'école, *The Douglass Pilot*. C'est un lecteur avide et, déjà, ses œuvres sont récompensées.
1938. Âgé de quatorze ans, James commence à prêcher à la Fireside Pentecostal Assembly (« Assemblée pentecôtiste du coin du feu »), située entre la 136^e Rue et la Cinquième Avenue. Très vite, ses sermons attirent davantage que ceux de son père David. En septembre de la même année, il change d'établissement et

fréquente DeWitt Clinton, un lycée public prestigieux du Bronx. Il y rencontrera plusieurs de ses amis dont Emile Capouya, Sol Stein et Richard Avedon.

1940. Rencontre décisive avec le peintre Beauford Delaney, de trente ans son aîné. Il deviendra son mentor et son ami, tout au long de sa vie.

1941. Après une période de doute, au cours de laquelle il découvre son homosexualité, il s'éloigne des croyances et des dogmes religieux et devient athée. Il reconnaîtra toute sa vie que l'Église l'a aidé au moment où il en a eu le plus besoin.

1943. *29 juillet* : David Baldwin, son père, meurt. Sa sœur Paula, le huitième enfant du couple Berdis-David, naît le même jour.

2 août : Le jour du 19^e anniversaire de James, les funérailles de David Baldwin ont lieu. Quelques mois plus tard, il déménage à Greenwich Village. Il commence à travailler au restaurant Calypso comme serveur et plongeur.

Décembre : Rencontre avec Eugene Worth qui deviendra un ami proche.

1944. Le sous-sol du Calypso est mis à disposition de James pour qu'il puisse écrire. Il rencontrera nombre d'artistes célèbres dans ce restaurant.

Printemps : Il rencontre Marlon Brando pendant un cours de théâtre et les deux deviennent colocataires pendant un temps. Ils resteront amis pendant des années.

Hiver : La chance lui sourit quand il rencontre Richard Wright et que celui-ci lit le début de *Crying Holy / In My Father's House*, manuscrit qui sera une première version de son premier roman, *La Conversion (Go Tell It on the Mountain, 1953)*.

1945. Au mois de novembre, une bourse de 500 dollars lui est accordée par l'Eugene F. Saxton Memorial Trust (Fondation Eugene

F. Saxton) de l'éditeur Harper, ce qui lui permet d'avancer sur son roman. L'ébauche est rejetée par Harper & Brothers.

1946. *Décembre* : Eugene Worth se jette du pont George Washington de New York. Le personnage de Rufus dans *Un autre pays* (*Another Country*, 1962) connaîtra le même sort. Cette même année, Richard Wright emménage à Paris avec sa famille.

1947. *12 avril* : Sa critique littéraire « Maxim Gorki as Artist » est publiée dans *The Nation*. C'est son premier écrit à paraître dans un journal national.

1948. Baldwin écrit plusieurs essais et histoires qui seront publiés dans la revue *Commentary*, parmi lesquels « The Harlem Ghetto » et « Previous Condition ». Il a plusieurs projets qui n'aboutissent pas. Il décide de quitter les États-Unis.

11 novembre : Il arrive à son tour à Paris où il renoue avec Wright et rencontre Themistocles Hoetis et Asa Benveniste qui seront à l'origine du magazine *Zero*. Dans cette ville, il fera également la connaissance de la socialiste anglaise Mary Keen et de la journaliste norvégienne Gidske Anderson, ainsi que de Truman Capote, Saul Bellow et Herbert Gold, d'autres auteurs états-uniens. Il y relit les œuvres de Henry James.

1949. Au printemps, l'essai « Le roman protestataire de tout un chacun » est publié dans le premier numéro de *Zero*, il sera ensuite repris dans *Partisan Review*. Il y critique le roman *La Case de l'oncle Tom* de Stowe et *Un enfant du pays* de Wright. Cela affectera durablement la relation des deux hommes.

26 octobre : Il part en voyage avec, entre autres, Hoetis et Anderson en direction de Tanger, mais le groupe rate le bateau.

Novembre : James tombe malade et il reste, avec Gidske, à Aix-en-Provence. Il est hospitalisé et est opéré en novembre pour

une inflammation ganglionnaire. Après la seconde hospitalisation, il retourne à Paris à la fin du mois.

19-27 décembre : Séjour en prison pour une affaire de drap volé dans un hôtel par une de ses connaissances. Les accusations sont rejetées.

1950. Il rencontre Lucien Happersberger, un Suisse âgé de dix-sept ans. Ils deviendront des amis très proches et des amants au début de leur relation. Lucien incarnera le symbole de l'amour inatteignable pour James.

Peu après Pâques, il rencontre Mary Painter qui travaille à l'ambassade américaine et avec qui il développera une amitié durable.

1951. *Novembre* : L'essai « Many Thousands Gone » (« Emportés par milliers ») est publié dans les pages de *Partisan Review*. Il y fait une attaque frontale d'*Un enfant du pays* de Richard Wright. Cet article marque le début réel du différend entre les deux hommes.

Hiver 1951-1952 : James et Lucien s'isolent dans le chalet de la famille de ce dernier, dans le village de Loèche-les-Bains, en Suisse, afin qu'il finisse son roman. Premier Noir à venir dans le village, il racontera son expérience dans l'essai « Stranger in the Village » (« Un étranger au village »).

1952. *26 février* : Le manuscrit de *Go Tell It on the Mountain* est envoyé.

Juin : L'éditeur Knopf manifeste son intérêt pour l'ouvrage. James retourne aux États-Unis pour réviser le roman et passe du temps avec sa famille. Il commence la pièce *The Amen Corner* (*Le Coin des « amen »*).

27 juin : David, son petit frère, se marie, James est son témoin.

28 août : Il embarque sur le paquebot qui le ramène en France.

1953. *11 mai* : Le roman *Go Tell It on the Mountain* est publié. Malgré quelques critiques négatives, c'est un véritable succès. À Paris, il fréquente de plus en plus d'artistes noirs américains dont Gordon Heath et Inez Cavanaugh. Il rencontre Maya Angelou qui deviendra une très grande amie.

3 septembre : Il croise, par hasard dans les rues de Paris, Beauford Delaney, qui est venu s'installer en France et qui emménagera à Clamart.

Décembre : Baldwin part aux Quatre-Chemins près de Grasse pour quelques mois.

1954. *17 mai* : La Cour suprême des États-Unis rend l'arrêt *Brown v. Board of Education* qui déclare inconstitutionnelle la ségrégation raciale dans les écoles publiques.

7 juin : James revient à New York. Il restera aux États-Unis pendant un peu plus d'un an. Pendant ce temps, il ira fréquemment en résidences d'écrivains et finira plusieurs de ses essais, le recueil *Chroniques d'un enfant du pays* ainsi que sa pièce *The Amen Corner*.

Décembre : Lucien Happersberger le rejoint à New York.

1955. *Mai* : Baldwin va passer quelque temps à Washington DC pour les répétitions de sa pièce à Howard University. La troupe joue du 11 au 14 mai. Il fait la rencontre de deux de ses mentors, E. Franklin Frazier et Sterling Brown.

Octobre : Après avoir été rejeté par Knopf, *La Chambre de Giovanni* est accepté par l'éditeur américain Dial Press et l'éditeur britannique Michael Joseph.

21 novembre : Le recueil d'essais *Chroniques d'un enfant du pays* est publié par Beacon.

1956. *30 janvier* : La maison de Martin Luther King est bombardée.

Mars : James rédige une critique sur les prises de position de William Faulkner qu'il intitulera « Faulkner et la déségrégation ».

Mai : Il fait la rencontre de Norman et Adele Mailer.

19-22 septembre : Il assiste au premier Congrès des écrivains et artistes noirs qui se tient à la Sorbonne. Sa réaction est vive quant à la séparation qu'il perçoit entre ces auteurs et les identités africaines américaines. Quelques jours après, son deuxième roman, *La Chambre de Giovanni*, est publié. Le succès sera tel qu'un deuxième tirage sera lancé au bout de six semaines. Il s'isole en Corse pendant près de six mois à la suite d'une déception amoureuse.

1957. *Juillet* : James revient à New York. La nouvelle « Sonny's Blues » (« Blues pour Sonny ») est publiée par *Partisan Review*.

9 septembre : Baldwin commence son premier voyage dans le Sud profond des États-Unis. Il est mandaté par *Partisan Review* et *Harper's Magazine* pour écrire des articles sur la situation explosive du sud du pays. Il ira à Charlotte en Caroline du Nord et rencontrera Martin Luther King à Atlanta. Son périple durera près de deux mois et il visitera plusieurs villes dont Birmingham, Little Rock, Montgomery et Nashville.

Octobre : À la fin du mois, il est de retour à New York, choqué par les réalités de vie des personnes noires dans le Sud. Il collabore avec l'Actors Studio pour une production scénique de *La Chambre de Giovanni*. Il rencontre Lorraine Hansberry, Rip Torn et surtout le jeune comédien Engin Cezzar avec qui il développera une amitié sincère.

Décembre : Il signe le bail pour la location d'un appartement au 81 Horatio Street à New York.

1958. *Avril* : Il termine l'un de ses articles sur le Sud.

Mai : La mise en scène de *La Chambre de Giovanni* est terminée et la représentation lors d'un atelier de l'Actors Studio est un vrai succès. Ayant compris le réel intérêt de James pour la scène, Elia Kazan, l'un des fondateurs du Studio, lui propose de l'assister dans deux mises en scène futures.

Juin : James revient à Paris pour l'été et retrouve Beauford et plusieurs de ses amis. Son séjour est, entre autres, motivé par l'écriture d'un article pour *Holiday*. Finalement, l'essai qu'il écrira, « La découverte de ce que signifie être américain », sera publié par la *New York Times Book Review*.

Novembre : De retour à New York, il assiste Elia Kazan dans les productions de *J. B.* d'Archibald MacLeish et de *Doux oiseau de jeunesse* de Tennessee Williams.

1959. *Février* : James est lauréat d'une bourse de deux ans de la Ford Foundation. Le prix est de 12 000 dollars.

Mars : Il assiste à une avant-première d'*Un raisin au soleil*. Il y rencontre Sidney Poitier qui tient le rôle principal. L'admiration mutuelle des deux hommes est immédiate. Au même moment, il engage Tony Maynard en tant qu'assistant personnel et secrétaire.

Juillet : Il rentre en France.

Octobre : Baldwin se rend en Suède pour rencontrer le réalisateur Ingmar Bergman. L'interview est réalisée pour *Esquire* et est publiée en avril 1960. De retour à Paris, il rencontre Jean Genet et assiste à une représentation de sa pièce *Les Nègres*. Il reverra la pièce à plusieurs reprises, tant il l'apprécia. Elle sera également dans sa mémoire quand il écrira *Blues pour l'homme blanc*. L'essai « Une lettre depuis le Sud : personne ne sait mon nom » est publié par *Partisan Review* dans son numéro de l'hiver 1959.

1960. *Janvier* : James termine la rédaction de la nouvelle « Ce matin, ce soir, si tôt » qui sera plus tard intégrée dans *Going to Meet the Man* (*Face à l'homme blanc*).

Mai : Il entame son deuxième voyage dans le Sud pour couvrir cette fois le mouvement étudiant qui a lieu à Tallahassee en Floride. Il rencontre des membres du Congress of Racial Equality (CORE) et sympathisera avec leurs idées.

28 novembre : Mort de Richard Wright. James retournera en France pour écrire des articles et essais à sa mémoire, qu'il réunira dans son deuxième recueil d'essais, *Personne ne sait mon nom*, sous le titre « Alas, Poor Richard » (« Hélas, pauvre Richard »).

1961. *Février* : Baldwin va vivre en résidence chez William Styron et son épouse, Rose, dans leur maison de Roxbury dans le Connecticut. Il reste pendant cinq mois et y travaille sur *Un autre pays*.

Avril : Il rencontre Malcolm X.

Juillet : *Nobody Knows My Name: More Notes of a Native Son* (*Personne ne sait mon nom*) est publié et les critiques sont excellentes. Le même mois, il est invité à dîner par Elijah Muhammad, chef de file de la Nation of Islam.

Septembre : James visite Israël pendant quelques semaines afin d'écrire des articles pour le *New Yorker*.

Octobre : Il arrive en Turquie, à Istanbul, où il rend visite à Engin Cezzar. Il y rencontre sa famille, dont sa sœur et son beau-frère, Mine et Cevat Çapan. Ce sera le premier de plusieurs séjours dans ce pays.

Décembre : Il termine son troisième roman, *Un autre pays*. Le soir même, il rencontre David Leeming qui deviendra plus tard l'un de ses assistants et un de ses biographes. Il rentre ensuite à

Paris pour fêter Noël avec ses amis, dont Mary Painter et Beauford Delaney.

1962. *Avril* : James est invité à un dîner en l'honneur des lauréats américains du prix Nobel à la Maison-Blanche, où il rencontre, entre autres, Robert Kennedy.

25 juin : *Un autre pays* est publié par Dial Press.

7 juillet : James et sa sœur Gloria commencent un voyage à travers plusieurs pays du continent africain. Ils visitent le Sénégal, la Guinée, la Sierra Leone, le Liberia, la Côte d'Ivoire et le Ghana. À Freetown, en Sierra Leone, Gloria rencontrera son futur époux.

9 novembre : Après s'être retiré à Istanbul pour le finir, il publie « Lettre d'une région de mon esprit » dans *The New Yorker*, qui deviendra l'un de ses essais les plus célèbres et qu'il insérera plus tard dans *La Prochaine Fois, le feu* sous le titre « Au pied de la Croix ».

1963. *1^{er} janvier* : Baldwin entame sa troisième tournée dans le Sud où il rencontre James Meredith, le premier étudiant noir de l'université du Mississippi. Il rencontre aussi Medgar Evers, le secrétaire de terrain de la NAACP. Son livre *La Prochaine Fois, le feu* est publié.

24 mai : Accompagné de plusieurs autres militants, James rencontre pour la seconde fois Robert Kennedy afin de le sensibiliser aux réalités des vies noires aux États-Unis.

12 juin : Medgar Evers est assassiné devant chez lui. Baldwin travaille à ce moment sur un projet intitulé *Nothing Personal (Sans allusion)* avec son ancien camarade de lycée Richard Avedon.

28 août : James prend part à la marche sur Washington menée par Martin Luther King.

Octobre : James et son frère David se rendent à Selma en Alabama pour assister le SNCC dans sa démarche d'inscription des électeurs noirs sur les listes électorales.

Décembre : Dans une délégation également composée de Harry Belafonte, Sidney Poitier et Thurgood Marshall, Baldwin se rend au Kenya pour célébrer l'indépendance du pays.

1964. *Février* : James est élu au National Institute of Arts and Letters.

23 avril : Première de *Blues pour l'homme blanc*. La pièce est relativement bien reçue, malgré quelques critiques par rapport à son sujet et à la vision acerbe que James porte sur la suprématie blanche. La pièce est publiée la même année par Dial Press. *Sans illusion* est également publié par Atheneum. C'est aussi le moment où des tensions surgissent dans sa relation avec Lucien.

2 juillet : Le Civil Rights Act de 1964 est promulgué par le président Lyndon Johnson. Peu après, des émeutes éclatent dans Harlem.

Décembre : Baldwin se rend à Paris pour l'inauguration d'une exposition de Beauford Delaney. Il écrit l'introduction du catalogue.

1965. *18 février* : Dans un débat qui l'oppose au journaliste conservateur William F. Buckley, il défend une motion intitulée « Le rêve américain est-il atteint aux dépens du Noir américain ? ». La discussion est organisée par la Cambridge Union Society à l'université de Cambridge.

21 février : Malcolm X est assassiné à New York.

25 mars : James participe à l'une des marches de Selma à Montgomery organisées par le SNCC et menées par Martin Luther King.

Décembre : Le recueil de nouvelles *Going to Meet the Man (Face à l'homme blanc)* est publié par Dial Press. James passe les fêtes à Istanbul.

1966. *Mars* : James s'installe à Istanbul pour travailler sur son nouveau roman.

1967. *9 avril* : Publication de l'article « Les Noirs sont antisémites parce qu'ils sont anti-Blancs » dans le *New York Times Magazine*.

13 mai : James et son frère David quittent Istanbul pour Paris, il a terminé la rédaction de *Tell Me How Long the Train's Been Gone (L'homme qui meurt)*.

Octobre : Rencontre avec Eldridge Cleaver et Huey Newton à San Francisco chez Connie Williams. Les tensions se font déjà sentir dans la relation avec Cleaver. Il s'isole à Londres pendant le reste de l'année.

1968. *2 janvier* : James est à Hambourg pour tenter d'aider son ami Tony Maynard, emprisonné car soupçonné d'un meurtre qu'il n'a pas commis. Dans le même temps, il rédige l'article « In Defense of Stokely Carmichael » qui sera publié dans *The Guardian*.

13 février : Il arrive à Beverly Hills pour commencer son travail sur l'adaptation de *L'Autobiographie de Malcolm X* pour Columbia Pictures avec le producteur Marvin Worth.

23 février : James fait un discours au Carnegie Hall pour défendre Stokely Carmichael. Il s'agit d'un événement organisé pour commémorer les travaux et les actions de W. E. B. Du Bois. Parmi les autres orateurs, il y aura Martin Luther King.

16 mars : James assiste à une conférence donnée par Martin Luther King à Los Angeles. Dans le même temps, son roman *L'homme qui meurt* et sa pièce *Le Coin des « amen »* sont publiés

chez Dial Press. Eldridge Cleaver publie son livre *Soul on Ice (Un Noir à l'ombre)*.

4 avril : Martin Luther King est assassiné à Memphis. Des émeutes éclatent à travers le pays.

7 juillet : James est invité au Conseil œcuménique des Églises en Suède. Il prononce le discours « Le racisme blanc ou la communauté mondiale ». Il rentre ensuite à Hollywood pour terminer son scénario.

1969. Janvier : Le scénario est rejeté par Columbia Pictures. Il tente de se suicider. Après la catastrophe hollywoodienne, il part à Istanbul. En route, il s'arrête à Paris puis à Cannes pour récupérer Beauford et son amant. Dans son processus de convalescence, il met en scène la pièce *Fortune and Men's Eyes (Des prisons et des hommes)* de John Herbert. C'est un succès fracassant.

1970. Au début de l'année, il est atteint d'hépatite et est malade pendant plusieurs semaines.

Mai : Sedat Pakey suit James dans les rues d'Istanbul et tourne le film documentaire *James Baldwin: from Another Place*.

25 août : Première rencontre avec Margaret Mead, suivie de deux jours de conversations dont la transcription donnera *A Rap on Race (Le Racisme en question)*, publié en 1971.

Octobre : James, à nouveau malade, est hospitalisé à l'Hôpital américain de Neuilly-sur-Seine. Il se rendra ensuite, sur les conseils de Mary Painter, à Saint-Paul-de-Vence, un village perché situé près de Nice, pour récupérer.

1971. 7 janvier : Il publie une lettre ouverte, « An Open Letter to My Sister, Miss Angela Davis », dans la *New York Review of Books*. Il y défend Davis contre son emprisonnement.

Il loue une partie de la maison de Mlle Faure à Saint-Paul-de-Vence, puis, progressivement, il achètera toute la maison. Bernard Hassell devient le responsable du domaine.

15 décembre : Il apparaît dans l'émission télévisée « SOUL! » d'Ellis Haizlip, enregistrée avec Nikki Giovanni. La transcription sera publiée en 1973 sous le titre *A Dialogue*.

1972. L'essai *No Name in the Street (Chassés de la lumière)* et le scénario *One Day, When I Was Lost*, qu'il avait écrit à Hollywood, sont publiés par Dial.

1973. La santé mentale de Beauford Delaney ne cesse de se dégrader. James s'associe avec Yoran Cazac dans l'écriture d'un livre pour enfants. Les deux hommes deviendront très proches.

Juillet : Il anime une soirée à New York en l'honneur de Ray Charles. Peu après, il rencontre Toni Morrison.

Août : Il a une interview avec Henry Louis Gates Jr., accompagné de Joséphine Baker. Le magazine *Time* refuse de publier l'article, jugeant les deux artistes démodés.

1974. *Mars* : On lui décerne la médaille du Centenaire, qui le consacre « artiste en tant que prophète » à la cathédrale Saint-Jean-le-Théologien, à New York.

Juin : Son cinquième roman, *If Beale Street Could Talk (Si Beale Street pouvait parler)*, est publié.

2 août : Il célèbre son cinquantième anniversaire avec sa famille et ses amis à Saint-Paul-de-Vence.

1975. *Avril* : L'état de santé mentale de Beauford empire encore et il doit être placé en institut. Il est hospitalisé à Sainte-Anne, à Paris.

Décembre : Après avoir pris contact avec le frère de Beauford, James prend possession de ses affaires pour les protéger.

Pendant l'année, il rédige son essai *The Devil Finds Work (Le diable trouve à faire)* et continue de travailler sur les détails du roman *Little Man, Little Man: A Story of Childhood* illustré par Yoran Cazac.

1976. *Octobre* : Il participe à une conférence marquant le bicentenaire des États-Unis intitulée « The Nature of a Humane Society » (« La nature d'une société plus humaine »). Toni Morrison, Archibald Cox et Coretta Scott King y participent également.
1977. *23 janvier* : Il publie l'article « Open Letter to Mr. Carter » dans le *New York Times*.
1978. *Mars* : Il enseigne des cours de littérature contemporaine et d'écriture créative à l'université Bowling Green, dans l'Ohio. On lui décerne la médaille Martin Luther King Memorial (Martin Luther King Memorial Medal) pour son œuvre continue dans la défense des idéaux humanistes au City College de New York.
1979. *6 février* : Il termine la rédaction de son dernier roman, *Just Above My Head (Harlem Quartet)*.
- 26 mars* : Décès de Beauford Delaney.
- Avril* : Il enseigne pendant un mois à l'université de Californie à Berkeley. Ensuite, il prononce des discours sur les campus de Los Angeles, Santa Barbara et San José.
- 29 juillet* : Il publie l'article « Si l'anglais noir n'est pas une langue, alors dites-moi, qu'est-ce qu'une langue ? » dans le *New York Times* pour défendre la langue parlée par les Noirs dont il use de plus en plus dans ses romans.
- 29 septembre* : L'article « Lettre ouverte au Nouveau Chrétien » (« Open Letter to the Born Again ») est publié dans *The Nation* pour défendre Andrew Young après que Carter l'a limogé. Young est accusé d'avoir rencontré les représentants de l'Organisation de libération de la Palestine sans autorisation.

1980. *Avril* : Rencontre avec Chinua Achebe à l'université de Floride à Gainesville autour du thème de l'« Esthétique africaine ». Il continuera ensuite son voyage dans le Sud sous les caméras de l'équipe du documentaire *I Heard It Through the Grapevine* réalisé par Dick Fontaine et Pat Hartley.
1981. James commence à enquêter sur une série de meurtres d'enfants qui se sont déroulés dans la ville d'Atlanta depuis 1979. Il s'agit d'une commande du magazine *Playboy*. L'article « The Evidence of Things Not Seen » (« Meurtres à Atlanta ») sera publié au mois de décembre, mais James continuera de travailler à un essai sur le même thème. Le livre sera diffusé sous le même titre.
1983. Le recueil de poèmes *Jimmy's Blues* est publié. Il comprend dix-neuf poèmes sélectionnés par James, qu'il aura écrits tout au long de sa vie.
Septembre : Il commence à enseigner dans le Five College Consortium à Amherst, dans le Massachusetts. Il y rencontrera Cynthia Packard avec qui il partagera une maison pendant les trois années où il y enseignera.
1984. À la fin de l'été, James est hospitalisé pour épuisement. Il commence d'écrire la pièce *The Welcome Table* qu'il n'aura pas le temps de terminer.
1985. *Janvier* : L'essai « Freaks and the American Ideal of Manhood » (« Les monstres et l'idéal américain de la masculinité ») est publié dans *Playboy*.
14 janvier : Le téléfilm *Go Tell It on the Mountain*, adapté de son premier roman, est diffusé à la télévision nationale. Pendant l'année, l'essai *The Evidence of Things Not Seen* ainsi que le recueil d'essais *The Price of the Ticket: Collected Non-Fiction, 1948-1985* sont publiés.

1986. *19 juin* : Après avoir terminé son semestre à l'université, James est fait commandeur de la Légion d'honneur par le président français, François Mitterrand.

Octobre : Avec un groupe d'artistes ainsi que son frère David, il se rend en URSS pour participer à une conférence sur l'avenir du monde. Il se plaint déjà de douleurs persistantes à la gorge. Ce même mois, il se rend à Londres pour une production de *The Amen Corner* qui durera sept mois. L'accueil de la pièce sera très favorable.

1987. *1^{er} avril* : Il est de retour à Saint-Paul-de-Vence. Après avoir passé des tests, les résultats dévoilent un cancer de l'œsophage.

25 avril : James subit une opération chirurgicale, mais la maladie est trop avancée pour qu'elle puisse être soignée.

Juillet : Son état de santé se dégrade et son frère David vient s'installer en France pour s'occuper de lui.

2 août : Son anniversaire est fêté en petit comité. De nombreux amis viennent le voir tout au long de l'été et jusqu'à sa mort. Il garde un contact régulier avec sa mère, Berdis, au téléphone.

13 novembre : L'écrivain Quincy Troupe vient lui rendre visite, à la demande de David. Ce sera la dernière interview que James donnera.

26 novembre : James insiste pour que la fête de Thanksgiving soit célébrée, mais, affaibli, il ne parvient pas à rester à table avec ses invités.

1^{er} décembre : James Baldwin meurt entouré de son frère David, de Lucien Happersberger et de Bernard Hassell qui sont à son chevet.

8 décembre : Une cérémonie religieuse se tient dans la cathédrale Saint-Jean-le-Théologien, dans l'Upper West Side de Manhattan. Les éloges funèbres sont faits par ses amis proches :

Maya Angelou, Toni Morrison et Amiri Baraka. Il est enterré au cimetière de Ferncliff à New York.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

OUVRAGES EN FRANÇAIS

Textes de James Baldwin

Blues pour l'homme blanc (Blues for Mister Charlie), traduit et présenté par Gérard Cogez, Éditions Zones, 2020.

Chassés de la lumière (No Name in the Street), traduit par Magali Berger, Stock, 1972.

Chroniques d'un enfant du pays (Notes of a Native Son), traduit par Marie Darrieussecq, Gallimard, 2019.

La Conversion (Go Tell It on the Mountain), traduit par Michèle Albaret-Maatsch, Rivages, 2017.

La Dernière Interview de James Baldwin — Saint-Paul-de-Vence, novembre 1987 (The Last Interview — St. Paul de Vence, France. November 1987), par Quincy Troupe, traduit par Hélène Cohen, Les Éditions du Portrait, 2021.

Le diable trouve à faire (The Devil Finds Work), traduit par Pauline Soulat, Nantes, Capricci, 2018.

La Prochaine Fois, le feu (The Fire Next Time), traduit par Michel Sciama, préface de Christiane Taubira, Gallimard, « Folio », 2018.

Le Racisme en question (A Rap on Race), avec Margaret Mead, n. trad., préface de Roger Bastide, Calmann-Lévy, 1972.

Meurtres à Atlanta (The Evidence of Things Not Seen), traduit par James Bryant, Stock, 1985.

Retour dans l'œil du cyclone, essais traduits par Hélène Borraz, Christian Bourgois, 2015.

Un autre pays (Another Country), traduit par Jean Autret, Gallimard, « Folio », 1964.

Sur James Baldwin

DEPARDIEU (Benoît), *James Baldwin : l'évidence des choses qu'on ne dit pas*, Belin, 2004.

SIMON (Njami), *James Baldwin ou le devoir de violence*, Éditions Seghers, 1991.

OUVRAGES EN ANGLAIS

Ouvrages et compilations de James Baldwin

Collected Essays, dirigé par Toni Morrison, New York, The Library of America, 1998.

Early Novels & Stories, dirigé par Toni Morrison, New York, The Library of America, 1998.

« In Search of a Basis for Mutual Understanding and Racial Harmony », *The Nature of a Humane Society, A Symposium on the Bicentennial*

of the United States of America, dirigé par H. Ober Hess, Philadelphie, Fortress Press, 1976, p. 231-240.

Later Novels, dirigé par Darryl Pinckney, New York, The Library of America, 2015.

Jimmy's Blues and Other Poems, introduction de Nikki Finney, Boston, Beacon Press, 2014.

The Cross of Redemption: Uncollected Writings, dirigé par Randall Kenan, New York, Pantheon Books, 2010.

The Last Interview and Other Conversations, New York, Melville House, 2014.

The Price of the Ticket: Collected Non-Fiction, 1948-1985, Boston, Beacon Press, 2021.

Sur James Baldwin

BARAKA (Amiri), *Eulogies*, New York, Marsilio Publishers, 1996.

CAMPBELL (James), *Talking at the Gates: A Life of James Baldwin*, Londres & Boston, Faber and Faber, 1991.

ELAM (Michele) [dir.], *The Cambridge Companion to James Baldwin*, New York, Cambridge University Press, 2015.

LEEMING (David), *James Baldwin: A Biography*, New York, Arcade Publishing, 2015.

MILLER (D. Quentin) [dir.], *James Baldwin in Context*, New York, Cambridge University Press, 2019.

ZABOROWSKA (Magdalena J.), *James Baldwin's Turkish Decade: Erotics of Exile*, Durham & Londres, Duke University Press, 2009.

Divers

CLEAVER (Eldridge), *Soul on Ice*, New York, Dell Publishing (Laurel), 1992.

JONES (LeRoi) [BARAKA (Amiri)], *Home: Social Essays*, New York, Akashic Books, 2009.

SERNETT (Milton C.), *Bound for the Promised Land: African American Religion and the Great Migration*, Durham & Londres, Duke University Press, 1997.

WEST DAVIDSON (James), *“They Say” : Ida B. Wells and the Reconstruction of Race*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2007.

FILMOGRAPHIE

PECK (Raoul), *I Am Not Your Negro*, Velvet Films, 2016.

THORSEN (Karen), *James Baldwin: The Price of the Ticket*, PBS American Masters, 1989.

NOTES

SE SOUVENIR ET TÉMOIGNER

1. Marianne Yen, « An Emotional Farewell to Baldwin », *The Washington Post*, 9 décembre 1987, section B, p. 1. Sauf précisions contraires, toutes les citations issues de publications en anglais ont été traduites par l'auteur.

2. Toni Morrison, « James Baldwin: His Voice Remembered; Life in His Language », *The New York Times*, 20 décembre 1987, Section 7, p. 27.

3. *Ibid.*

4. Amiri Baraka, « James Baldwin: His Voice Remembered; We Carry Him as Us », *The New York Times*, 20 décembre 1987, Section 7, p. 27.

5. Maya Angelou, « James Baldwin: His Voice Remembered; A Brother's love », *The New York Times*, 20 décembre 1987, Section 7, p. 29.

6. Lee A. Daniels, « Friends Gather To Celebrate Baldwin's Gifts », *The New York Times*, 9 décembre 1987, Section B, p. 1.

LE NORD

1. James West Davidson, *“They Say” : Ida B. Wells and the Reconstruction of Race*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2007, p. 8.
2. James Baldwin, « Le ghetto de Harlem », *Chroniques d’un enfant du pays*, Gallimard, 2019, p. 85.

« NOUS SERVIRONS L’ÉTERNEL »

1. J. Baldwin, « Chroniques d’un enfant du pays », *Chroniques d’un enfant du pays*, p. 119.
2. *Ibid.*, p. 118.
3. Livre de Josué, 24, 15.
4. J. Baldwin, « Notes autobiographiques », *Chroniques d’un enfant du pays*, p. 25.
5. J. Baldwin, « Ici dragons », *Retour dans l’œil du cyclone*, Christian Bourgois, 2015, p. 188-189.
6. J. Baldwin, *Chassés de la lumière*, Stock, 1972, p. 11.
7. *Ibid.*

DE LA LAIDEUR

1. David Leeming, *James Baldwin: A Biography*, New York, Arcade Publishing, 2015, p. 14.
2. James Campbell, *Talking at the Gates: A Life of James Baldwin*, Londres & Boston, Faber and Faber, 1991, p. 13. La citation elle-même est extraite de Fern Marja Eckman, *The Furious Passage of James Baldwin*, Philadelphie, M. Evans, 1966.
3. J. Baldwin, *Le diable trouve à faire*, Nantes, Capricci, 2018, p. 11-12.
4. *Ibid.*, p. 13.

REMERCIEMENTS

En premier lieu, mes remerciements vont à Chloé Rousseau, directrice de la collection, pour ses encouragements, son écoute, sa confiance et sa patience.

Dans ce processus d'écriture, le soutien de mon époux Ghislain, de mon frère Yoann, de ma famille et de mes amis m'a aidé jusque dans les dernières étapes.

J'ai une pensée particulière pour Marie-Léa Jeannet, Mélanie Schwartz, Lucile Pouthier, Hanane Boutenbat, Anne-Claire Faucquez, Jean-Paul Rocchi, Anne Crémieux, Margaux Couterut, Muriel Morange, Maxence et Léandre, Chantal Sutra, Luis Antonio Ferreira Martins, et tous les autres — trop nombreuses et nombreux à nommer dans ces quelques lignes, mais si chers —, pour leur amitié indéfectible pendant tout ce temps. Merci pour votre patience !

Collection créée
par Gérard de Cortanze

La citation de James Baldwin en quatrième de couverture est extraite de son article « As Much Truth as One Can Bear », *The New York Times*, 14 janvier 1962, Section T, p. 11.

Crédits photographiques :

1 : Estate of Beauford Delaney by permission of Derek L. Spratley, Esquire, Court Appointed Administrator ; Courtesy of Michael Rosenfeld Gallery LLC, New York, NY ; 2 : Smith Collection / Gado / Getty Images ; 3, 4 : James Baldwin Collection, National Museum of African American History and Culture ; 5 : Jack Nisberg / Roger-Viollet ; 6 : Des photographies / Adoc-photos ; 7 : Bruce Davidson / Magnum Photos ; 8 : Charles Moore / Getty Images ; 9 : Universal History Archive / Universal Images Group via Getty Images ; 10, 11 : Steve Schapiro / Corbis via Getty Images ; 12 : Matt Herron / Take Stock / TopFoto ; 13 : AP / SIPA ; 14 : Sophie Bassouls / Sygma via Getty Images ; 15 : Jane Evelyn Atwood / Agence Vu' ; 16 : Collection of the Smithsonian National Museum of African American History and Culture, Gift of The Baldwin Family ; 17 : Pierre Boulat / Cosmos ; 18 : Popperfoto via Getty Images.

© Éditions Gallimard, 2024.

Couverture : James Baldwin, vers 1950.

Photo © Bettmann / Getty-images (détail).

Émeutes raciales à Birmingham, mai 1963.

D'après photo © Rolls Press / Popperfoto / Getty-images (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Se souvenir et témoigner

PREMIÈRE PARTIE. HARLEM : UNE JEUNESSE EN NOIR ET BLANC

Le Nord

« Nous servirons l'Éternel »

De la laideur

ANNEXES

Repères chronologiques

Références bibliographiques

Notes

Remerciements

James Baldwin

par Yannick M. Blec

■ « Tout ce à quoi l'on fait face ne peut pas être changé, mais rien ne peut changer tant qu'on n'y fait pas face. »

Écrivain américain engagé et fervent acteur du mouvement des droits civiques, James Baldwin (1924-1987) est un porte-parole des expériences noires.

Jimmy passe son enfance dans les rues froides et miséreuses de Harlem. Confronté à la violence et au racisme dès son plus jeune âge, il comprend alors que son talent pour manier les mots est un don à mettre au service de la lutte contre les injustices raciales et sociales. À travers ses essais, ses romans et son engagement politique, l'enfant de Harlem incarne le pont souhaité entre l'Amérique blanche et l'Amérique noire. Déchiré entre le besoin de se préserver des violences d'un pays en pleine ségrégation et celui de témoigner de ces horreurs, il passera sa vie entre la France et les États-Unis.

Parce que les réalités qu'ils dénoncent sont toujours présentes, les mots et la pensée de James Baldwin résonnent encore et trouvent aujourd'hui écho dans la lutte contre toute forme de discrimination.

Texte inédit

Cette édition électronique du livre
James Baldwin de Yannick M. Blec
a été réalisée le 19 juillet 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072929618 - Numéro d'édition : 376096).
Code produit : U36454 - ISBN : 9782072929632.
Numéro d'édition : 376098.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo